Notes brèves

Le court intervalle entre le précédent numéro et celui ci me contraint, bien contre ma volonté, à condenser en quelques lignes trop rapides ma part des habituelles rubriques consacrées aux livres et aux périodiques. Le lecteur, j'en suis sûr, voudra bien, pour une fois, m'excuser.

* *

Dans *Défense de l'Homme* (février 1957), en un article intitulé « Sur la révolution et les révolutionnaires en pantoufles », Paul Rassinier vient de réserver plusieurs pages aux événements de Hongrie — pages, donc, qui concernent de si près (et on va le voir, de si loin) la tragédie à laquelle nous avons jugé urgent de consacrer notre dernier cahier, que, quelle que soit notre envie de nous taire, il nous faut bien en dire deux mots. Paul Rassinier, au contraire de ce que de naïves maladresses ont pu faire croire à certains, est assurément un honnête homme, joignant à cette honnêteté fondamentale une bonhomie qui a le plus grand charme. Mais il y a chez lui — « le Mensonge d'Ulysse » l'a bien montré — un tel désir hypertrophié de ne pas tromper autrui qu'il en arrive à se monter le coup à lui même tout le premier : à l'entendre, à peine eût on pu croire encore à l'existence des chambres à gaz. Et le même mécanisme joue cette fois devant ce que nous n'avons pas craint d'appeler « le miracle hongrois ».

Si je comprends bien, folle est, pour Rassinier, toute entreprise que

ne couronne pas le succès. En Hongrie — tout comme dans l'Espagne de la guerre civile — il trouve insensée une action qui fut sanctionnée par la défaite. Et sans doute, nous savons que les politiciens ne font que trop facilement bon marché de la peau des autres, voire, quand ils ne sont pas des canailles (cela arrive), de la leur propre. Mais de là à construire, comme l'article dont nous parlons, une théorie selon laquelle il faudrait, pour oser n'importe quelle révolte, attendre que la situation fût révolutionnaire, simultanément, dans tous les pays du monde, il y a une paille — une paille qui prend les proportions d'une poutre. Rassinier ne s'en rend certainement pas compte, mais sa pensée s'apparente ici étrangement à l'attentisme de la social démocratie allemande, aboutissant à céder bien gentiment le pouvoir à Hitler, parce que le personnage avait obtenu la majorité des voix et que, donc, la situation « n'était pas révolutionnaire ».
Mais, pour comble, à ce para social démocratisme Rassinier, toujours dans l'obsédant désir de ne pas s'en laisser conter, joint une vue de l'action ouvrière qui devrait rudement faire plaisir à l'appareil, qu'il vomit pourtant, des cocos. Alors que le scandale majeur de l'intervention russe en Hongrie est l'écrasement des soviets, des conseils ouvriers, par l'armée dite rouge, Rassinier nie purement et simplement le droit à l'existence des conseils, expression, pour lui, d'une révolte spontanée, et par là même condamnée à une confusion sans espoir. Il ne veut entendre parler que des syndicats — mais en même temps ne dénie pas moins à ceux ci toute efficacité réelle, puisque, selon ses vues, toutes les conquêtes que l'action syndicale a amené la classe ouvrière à réaliser sont, en système capitaliste, parfaitement illusoires. Autrement dit, la thèse officielle du PC et du cher Fajon sur la paupérisation est donc juste. Les ouvriers hongrois, et nous tous qui n'en avons pas fini de saluer dans leurs actes l'aube d'une possible libération de l'homme, nous nous sommes bercés et nous nous

berçons d'illusions. Eh bien soit, même si nous nous trompions, il resterait l'honneur du refus de la tyrannie. Oui, le mot est lâché : l'honneur — qui va faire bondir en Rassinier le Colas Breugnon qu'il croit être. Qu'il veuille bien comparer, cependant, le désastre passif de la gauche allemande, en 33, et la défaite de l'Espagne républicaine ou de l'insurrection hongroise. De quel côté sont les gages d'espoir — et de dignité ? Qu'il veuille bien aussi réfléchir que, sans la Commune, pourtant écrasée, elle aussi, les déshérités, sous la république bourgeoise, n'eussent assurément pas si vite retrouvé le courage de vouloir plus de justice. Et alors il finira peut être par prendre conscience de la profonde irréalité du soi disant réalisme qui le guide et sur lequel je ne me suis résigné à m'étendre un peu que parce qu'il y a là, pour ainsi dire en toute innocence, un reflet malheureusement trop fidèle de ce désarroi et de cette méfiance (compréhensible : chat échaudé...) dont, sous prétexte qu'« on ne les y reprendra plu », tant de nos contemporains, spécialement en France, sont les victimes.

* *

Malgré le caractère représentatif de l'auteur, il n'y a pas lieu, je pense, de s'arrêter longuement à l'interminable texte de Sartre, « Le fantôme de Staline », paru dans le numéro de janvier des *Temps modernes.* En substance : « 1. Le stalinisme a été le seul socialisme possible (ce qui présente aussi l'avantage d'expliquer que, sans y avoir jamais adhéré, j'aie pu si longtemps le défendre urbi et orbi) ; 2. L'intervention russe en Hongrie ? Faut distinguer, voyons : dans un premier temps, cette intervention fut un crime, dans le second, les Hongrois, du 23 octobre au 4 novembre, ayant eu

l'insolence, face aux tanks russes, de découvrir qu'ils détestaient encore plus ceux ci qu'ils n'aimaient la doctrine socialiste elle était devenue légitime — ce qui n'empêche pas qu'elle reste condamnable (ceci doit être de la « dialectique ») ; 3. Désormais, que faire ? C'est l'évidence même : toujours du dehors de ce PC auquel je n'ai jamais appartenu, mais dont je me désolidarise, se donner pour tâche unique de le régénérer : c'est le seul moyen — sauvons la France au nom du Sacré Cœur ! — d'assurer in extremis le salut de notre pays. » Et voilà comment un homme qui passa pour intelligent et qui l'est probablement encore, se donne un mal infini (120 pages bien tassées) pour ne même plus, cette fois, retomber sur ses pattes. Navrant.

Il n'en faut pas moins recommander chaleureusement le reste du numéro, qui, sous le titre de « La révolte de la Hongrie », constitue, admirablement composé par François Fejtö, un recueil aussi abondant que précieux de documents et de textes hongrois.

* *

La place me fait défaut pour rendre compte comme il le faudrait de la passionnante brochure *l'Actualité de la Charte d'Amiens,* par Roger Hagnauer, préface de Pierre Monatte (Édition de l'Union des syndicalistes). Personnellement, je ne saurais me prononcer sur la thèse d'Hagnauer, selon laquelle l'unique voie à suivre pour « opposer une volonté humaine à l'anéantissement de l'homme par la machine », l'interventionnisme de l'État et la technocratie, est de revenir à la tradition, rajeunie, du syndicalisme révolutionnaire telle qu'elle découle de la Charte d'Amiens. Mais sans

préjudicier, en de si brèves lignes, de l'importance à accorder aux « conseils » (forme que le syndicalisme, classique ne pouvait pas connaître encore) ni même de la possibilité de nous persuader qu'un monde syndicalisé répondrait vraiment à notre attente, il me paraît hors de doute — et c'est ce qui rend le travail d'Hagnauer si précieux, comme au reste l'effort de la « RP » et de l'Union des syndicalistes en général — que le souci de réactualiser l'esprit du syndicalisme authentique ne peut qu'essentiellement contribuer à la défense, pour ne pas dire à l'instauration des vraies libertés.

* *

Dans *la Table ronde* de février, un article d'Emmanuel Berl à retenir : « Irréalités françaises ». « Plus l'histoire joue contre les nationalismes, plus ceux ci virulent, hors de France comme en France, à gauche comme à droite... On en est au point qu'il devienne scandaleux, en France d'admettre que la France doive tenir compte d'autre chose que de soi... Atlantiques, oui, mais antiaméricains, européens, certes, mais germanophobes. » Ou encore, sur cette absence au monde d'un vieux pays en pleine crise d'irréalité : « Pour mesurer le progrès de cette vésanie, il suffit de voir combien peu de Français ont attaché d'importance à la conférence de Bandoeng... On peut, on doit espérer que les Blancs se feront pardonner et leurs offenses et leurs bienfaits. Mais il faudra du temps pour que les peuples libérés ne craignent plus de retomber sous la sujétion dont ils s'émancipèrent. Les Français seraient, théoriquement, mieux placés... pour comprendre ces choses. Mais on dirait qu'ils ne les voient pas ne veulent pas les voir et désirent seulement qu'on leur dise

ce qui leur plaît et que d'ailleurs ils ne croient qu'à moitié ou pas du tout quand on le leur dit. Le premier besoin de ce peuple, c'est de recouvrer le goût des mots justes et des idées vraies. C'est de mettre fin au gouvernement de l'imposture qui se poursuit à travers les changements de cabinets, de majorités, et même de constitutions. »

Puisque je parle d'Emmanuel Berl, je dirai aussi que de tant de volumes ouverts et qui vous tombent des mains tout de suite, en cette carence de la véritable création dont semble affligée à peu près toute l'Europe (au point que, moi qui ne le lisais jamais il m'arrive, pour tromper ma faim de lecture, de dévorer des kilomètres de Simenon), son livre *Présence des morts* (Gallimard) constitue une heureuse et fascinante exception. Quel progrès, depuis les trop brillants pamphlets, pas toujours sympathiques, des débuts de la carrière de Berl. (Il est vrai que j'ignorais encore *Sylvia* quand j'ai pris connaissance du livre que je signale ici.) Ayant pensé mourir d'une longue maladie, Berl a tenu le journal de la présence absence de ses morts. Depuis longtemps n'avait paru ouvrage ayant tout ensemble et cette intelligence et cette humanité. Les pages sur le malheureux Drieu La Rochelle sont un inoubliable chef d'œuvre ; et la vieille dame du Palais Royal — est elle folle ? — demeure dans la mémoire comme le signe indélébile de notre absurde destin.

* *

Autre exception : « *D'amour et d'anarchie,* récit d'une femme de militant recueilli par Claire Sainte Soline (Grasset) est un ouvrage, tout à la fois, de haute et de discrète qualité. Il m'eût semblé que Le Maguet nous en aurait parlé comme pas un. Mais le temps lui a fait défaut, et c'est bien dommage. Par moments, ce petit

livre fait penser à *Une vie,* de Tolstoï. C'est tout dire.

* *

Puisque j'en suis aux exceptions, je signalerai aussi, pour ceux de nos lecteurs qui connaissent l'allemand, dans *Unsere Meinung* de janvier, deux essais de l'écrivain zurichois R. J. Humm, dont on a pu lire ici même (*Témoins*, n° 10/11) quelques fragments des *Iles.* Le premier, sur l'astrologie, est une des meilleures pages d'humour — et de compréhension — qui se puisse lire. Alors que l'organisme, expose Humm, peut admirablement supporter, comme l'a montré Leriche, l'ablation d'un nombre stupéfiant de ses organes les plus essentiels, l'esprit inversement s'accommode sans vrai dommage de l'« addition » d'idées et de systèmes biscornus, à tel point que, tout au cours de l'évolution de l'histoire, il a fini par en tirer la faculté de découvrir de plus en plus la chose la plus cachée du monde : la réalité. — Le second essai, bien amusant pour quiconque connaît la vogue dont jouit en Europe centrale la pseudo-philosophie de Rudolf Steiner, est une réjouissante mise en boîte de ladite, dénommée « anthroposophie ».

* *

Je terminerai sur quelques mots consacrés à mes toutes dernières lectures : Poursuivant ses patientes recherches, dont j'ai déjà eu le plaisir de parler ici, sur Rilke, Renée Lang vient de publier les *Lettres milanaises* du poète praguois (Plon) reliées entre elles par de savants commentaires. Il est seulement dommage que les

destinataires de ces lettres n'en aient autorisé la publication qu'à la condition de les donner, toutes. Nombre d'entre elles s'encombrent d'afféteries « mondaines » d'autant plus insupportables que le français fort particulier de Rilke (il les écrivit en cette langue) en présente les volutes comme au verre grossissant. (Max Rychner excellent critique alémanique, a, dans *Die Tat* exprimé là dessus un sentiment tout contraire, mais c'est que les maniérismes allemands de Rilke lui parviennent dans sa propre langue maternelle.) Pour le reste, il fallait évidemment le publier, même si c'est un terrible document. Rilke s'y montre, au grand scandale de ses correspondants italiens, follement entiché de Mussolini et de sa dictature. Quand on sait l'extrême délicatesse de la sensibilité du poète, son horreur physique de l'armée, de la violence, c'est à n'y pas croire. Et puis l'on se dit qu'il faut justement méditer cela : le génie n'empêche pas toujours — bien au contraire — d'être irresponsable ; ni — ce qu'on ne saurait trop utilement rappeler à la critique « de gauche » — cette regrettable irresponsabilité, la possibilité du génie.

On a récemment parlé en de tels termes élogieux de Mme Nathalie Sarraute que j'ai tenu à voir de près de quoi il s'agit. Le seul talent assez puissant, pouvait on lire, pour mériter d'évoquer celui de Proust (et cela non point sous la plume de Sartre, dont on voit sans peine que les tentatives de Mme Sarraute ont tout ce qu'il faut pour retenir chez lui l'attention de l'auteur de *la Nausée,* mais bien sous la signature d'un critique aussi autorisé que M. André Rousseaux). Je l'avouerai, je n'ai pas eu de chance. Le premier volume de Mme Sarraute que j'aie entrepris de lire, *Portrait d'un inconnu* (Gallimard) m'a immédiatement découragé. Défaut assurément démodé, j'aime bien comprendre ce que je lis; alors... Toutefois, l'autre volume du même auteur, *Martereau* (même éditeur), où

je me suis aventuré, sembla devoir rompre le charme à l'envers. Tant de finesse d'analyse, d'existence, si je peux dire, dans l'inexistant, j'ai cru que j'étais dans le coup. Mais dès que paraît le personnage principal, malaise. Ce personnage peut être objectivement vrai autant qu'on voudra — c'est possible pour le lecteur, il a l'air construit de toutes pièces. On n'y croit pas. Alors, je me suis reporté au volume théorique de notre anti romancière (car il paraît que c'est de l'anti roman qu'elle écrit, et j'en tombe bien d'accord), *l'Ere du soup*çon (id.). Pas la moindre hésitation à avoir : Mme Nathalie Sarraute est d'une intelligence ébouriffante. Et comme elle est extrêmement intelligente, elle voudrait que le roman, qu'elle pratique sans y croire, soit avant tout un instrument d'investigation toujours plus aiguë de la réalité humaine. Or, il n'est guère possible, pense t elle, d'aller plus loin que Proust ou Joyce, ou, dernier stade en date, que Becket. Son intelligence, je le demanderai en toute ingénuité, ne devrait elle pas lui faire se dire que c'est là un point de vue de professeur ? Bien sûr, tout grand artiste révèle des vérités insoupçonnées avant lui. Mais c'est *de surcroît.* Avant tout, ses personnages vivent. Seulement, pour faire vivant, il faut croire à ses personnages. Pour des raisons infiniment complexes — et dont le snobisme est de porter au pinacle leurs victimes — c'est cette croyance qui est actuellement en recul. Selon M. Wladimir Weidlé, qui a si magnifiquement élucidé le phénomène dans *les Abeilles d'Aristée,* ici réside la vraie nature du malaise dont nous souffrons et dont toute la science livresque du monde n'empêchera pas Mme Nathalie Sarraute de demeurer prisonnière, au même titre que nos gens à l'affût du dernier cri en toutes choses. Manès Sperber, à cet égard, me répéterait sans doute qu'il faudrait esquisser toute une phénoménologie du snobisme. Trop long, cher ami. Un savant allemand le fera peut-être un jour à notre place. Provisoirement, je

me contenterai, bien illusoirement peut être, de penser avec l’auteur des *Abeilles* que tout finira par finir et que le jour viendra où les diligents insectes recommenceront de faire leur miel dans la gueule même du lion mort.

S.